

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 40

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de Lausanne, qui avait été assommé, dépouillé, et dont on avait traîné le corps le long de la route. Des touffes de cheveux sanglants étaient collées contre quelques bornes du chemin; et cette circonstance ne pouvait s'expliquer autrement que par la supposition que l'assassin avait frappé la tête de sa victime contre ces pierres pour l'achever complètement. Malgré les perquisitions de la justice, on n'a jamais pu découvrir le coupable.

Arrivé un peu plus haut, on quittait la route du Mont; pour prendre le sentier du Signal; mais aujourd'hui, on peut y aller en char, par le nouveau chemin carrossable qu'on a construit lorsque les autorités cantonales ont établi le tir militaire dans la forêt de Sauvabelin. Ces divers détails sont nécessaires au lecteur pour l'intelligence du récit qui va suivre.

Dans l'année 1840, une des personnes les plus respectables de Lausanne, élève d'un célèbre peintre français, artiste lui-même et professeur de dessin, m'invita à prendre le thé chez lui, en compagnie de quelques amis et connaissances. C'était un de ces beaux jours de décembre qu'on désigne par le nom d'*été de St-Martin*. Après une soirée charmante, dans laquelle j'eus le plaisir d'entendre raconter quelques anecdotes très intéressantes, nous nous séparâmes quelques minutes avant onze heures, pour rentrer dans nos foyers. A cette époque, je demeurais tout près du château de Lausanne, et j'avais pour voisin un pasteur que je respectais autant que je l'aimais, car c'était un ami sincère, et en même temps une véritable âme d'élite.

Au moment où nous montions le faubourg de la Barre, cet ami nous disait: « La nuit est si belle, il fait un si magnifique clair de lune, que le lac doit offrir à cette heure un des spectacles les plus ravissants. Je ne l'ai jamais vu au clair de lune depuis le Signal. J'ai envie d'y monter; quelqu'un de la compagnie veut-il m'accompagner? »

— J'accepte, lui dis-je, en me promettant une grande jouissance dans cette course nocturne.

Les autres personnes qui nous accompagnaient cherchaient à nous détourner de notre idée fantastique en nous prédisant pour résultat un bon catharre, mais ce fut en vain.

Nous nous séparâmes donc, et je pris avec M. P. le chemin du Signal.

— Nous voici dans le chemin du sang, dit mon compagnon lorsque nous pénétrâmes dans le chemin creux dont j'ai parlé plus haut.

Au même instant, le bourdon de la cathédrale de Lausanne sonnait *onze heures*. Ces paroles solennelles et leur coïncidence avec la voix lugubre de la cloche firent une telle impression sur mon imagination et mon cœur, que je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'horreur, qui fut encore augmenté par les sons étranges que j'entendais tout près de moi. Je n'osais rien dire, de peur de passer pour poltron aux yeux de mon ami, qui continuait silencieusement la route, sans avoir l'air d'entendre ce bruit. Cependant, quelques moments après, il s'arrêta tout à coup et me dit :

— C'est extraordinaire, on dirait qu'il y a quelqu'un ici qui aiguise sa faux et qui fauche !

En effet, c'était le bruit que j'avais entendu et qui m'avait fait la même impression.

— C'est probablement un paysan qui profite du clair de lune pour faucher son pré, répondis-je, passons notre chemin !

— Si c'était au mois d'août ou de septembre, et même en octobre, répliqua-t-il, je dirais que vous avez raison, mais nous sommes au mois de décembre, et à cette époque on ne fauche plus.

Cela était si vrai, que je dus renoncer à mon explication, et demander à mon ami ce qu'il pensait lui-même de ce bruit continu qui nous entendions à notre gauche et qui ne pouvait être comparé qu'au grincement d'une faux qui abat l'herbe, interrompu de temps en temps par un autre bruit qui imitait l'aiguillage.

— Nous nous trouvons dans une place où je ne suis nullement surpris d'entendre des bruits étranges; je m'y attendais

presque, me dit-il d'un ton solennel. Qui sait si Dieu ne nous a pas choisis pour servir d'instruments à sa justice?... Il faut se laisser guider par cette voix mystérieuse, qui nous conduira sans doute dans un endroit où la révélation nous attend. Avez-vous assez de courage pour m'accompagner? Quant à moi, je suis décidé à suivre jusqu'au bout cet appel nocturne; je crois même que c'est un devoir sacré de ma mission apostolique.

— Je ne vous laisserais pas seul, lui dis-je; du reste, le courage ne me manque pas.

— Eh bien, poursuivons donc notre route, et voyons si ce bruit cessera.

Nous poursuivîmes donc notre chemin, et bientôt après nous quittâmes la grand-route pour prendre le sentier du Signal.

Le faucheur nocturne et invisible ne nous quitta pas un seul instant, il se tenait constamment à notre gauche. Arrivés au Signal, nous nous assîmes sur le banc entre les deux tulipiers, dont l'un a servi depuis de flambeau à la révolution de 1845. Nous jetâmes nos regards sur le lac, dont l'aspect était vraiment féérique. La lune qui l'argentait semblait s'arrêter elle-même pour admirer son œuvre et pour contempler ce miroir gigantesque dans lequel elle encadrait son image.

Soit que le bruit eut réellement cessé pour quelques instants, soit que notre attention fut complètement absorbée par le ravissant spectacle, nous restâmes quelques moments dans une muette contemplation. Tout à coup, nous fûmes de nouveau tirés de notre rêverie par l'aiguillage de la faux, qui semblait venir de la forêt de Sauvabelin. *Sylvia Belini*, forêt du dieu Belinus; c'est ainsi qu'on explique le nom de ce bois de chênes, que la tradition considère comme le reste d'un ancien bocage druidique.

— Est-ce donc le couteau de sacrifice que l'on aiguise dans cette forêt? me dis-je en moi-même, en me retournant aussitôt...

Mon compagnon avait entendu le bruit comme moi. Il se releva subitement et me dit :

— Partons! le ciel nous appelle.

Je fis comme lui, et nous nous dirigeâmes du côté où il nous semblait avoir entendu le bruit. Nous pénétrâmes dans la forêt sombre, dont les clairières argentées par la lune formaient des espèces d'oasis brillants dans un désert ténébreux.

Mon compagnon, qui, à l'attrait du merveilleux joignait encore sa sainte ardeur apostolique, marchait devant moi d'un pas intrépide, en se dirigeant toujours du côté où le bruit se faisait entendre. Je le suivais, comme Aaron suivait Moïse, et Dieu sait combien de sentiers et de chemins de traverse nous parcourûmes ainsi, guidés ou plutôt égarés par le faucheur nocturne, qui semblait se moquer de nous, comme un lutin malicieux.

Enfin, nous sortîmes de la forêt; le bruit nous conduisait dans des champs, de petits taillis, et enfin dans un chemin creux, bordé, d'un côté, de champs fraîchement labourés, et, de l'autre, d'un immense verger. Dans ce moment, nous entendions distinctement le tintement de la faux à quelques pas de nous; comme nous nous étions placés beaucoup plus bas, et que le bord du chemin était très élevé, nous ne pûmes pas voir si réellement on fauchait dans le pré.

Mon compagnon, dont la sainte ardeur était devenue presque fiévreuse, escalada aussitôt le bord, et, arrivé en haut, il s'écria d'une forte voix :

— Qui fauche là? Quelqu'un a-t-il besoin de mon ministère?

Je n'avais pas tardé à le suivre, et j'étais d'autant plus surpris de ne rien voir, que j'avais cru un moment toucher à la fin de notre aventure et voir enfin notre faucheur nocturne.

(A suivre.)

Un chasseur qui fait beaucoup d'étalage, chausse de grandes bottes et part majestueusement le matin pour nos forêts et nos vastes campagnes, revient

chaque soir le sac vide, s'il n'a pas eu l'occasion de racheter le gibier tué par quelque chasseur de sa connaissance.

L'autre jour, fort ennuyé de rentrer chez lui bredouille, il court chez un marchand de comestibles et achète à la hâte un lièvre qui était déjà passablement vieux, et exhalait une odeur attestant une complète maturité.

N'importe, il s'agissait d'apporter quelque chose à la maison.

La cuisinière soulève glorieusement l'animal par les oreilles pour juger de sa taille et de son poids; puis recule tout à coup en faisant une horrible grimace: « Ma foi, monsieur, dit-elle à son maître, celui-là... c'était le moment de le tuer. »



Nous avons retenu au passage ce bout de conversation entre un habitant du quartier de la Cité, M. B., et un paysan qui venait de lui vendre un moule de hêtre.

— Alors, monsieur, i n'ont pas enco démolé cette flèche, dit le paysan en arrivant au haut de l'escalier du marché, en face du portail de la cathédrale.

— Mais ce n'est pas celle-là qu'on démolit, dit M. B., c'est l'autre qui est à l'orient.

— Ah, l'autre, là mince, là-bas.... et ça coûtera comme ça tant cher?

— Sans doute; ce n'est point une bagatelle; la nouvelle flèche sera en bronze massif, coulée avec les canons endommagés par l'incendie de l'arsenal de Morges; ce sera tout une histoire pour la mettre en place

— Tonnerre!... quel morceau!...

Voyez-vous, monsieur, j'ai déjà donné cinquante centimes à la colette, mais ça ne me ferait rien de payer enco deux francs cinquante pour voir monter cette affaire, cà je me méfie bien qu'on puisse la faire tout d'une pièce.

— Rien de plus facile que de vous en convaincre: le moule est chez MM. Kaiser et Duvillard.

— Ouai! croyez-vous qui aurait moyen?

— Mais sans doute.

— Eh bien! monsieur, i n'est pas dit que je n'y aille pas avant d'atteler.



C'était à l'époque où le psautier allait être mis en usage dans l'Eglise nationale, et cela, contre le gré de bons nombre de campagnards qui voyaient avec déplaisir disparaître nos bons vieux psaumes de David, reliés en peau, avec crochets argentés.

Un bon homme du Gros-de-Vaud était arrêté sur la place de la Palud devant les vitrines de M. Vallotton, droguiste, où s'étagaient artistement de nombreuses et brillantes boîtes de sardines. Tout à coup le curieux se retourne et dit à un autre paysan:

Mâ s'bahia se lè clliau novè chômo?...



Nous empruntons les lignes suivantes à un inté-

ressant travail intitulé, *La Mer et les bains de mer*:

« Notre globe, on le sait, fut d'abord un océan de flammes, un sphéroïde en fusion. A la période initiale du feu succéda la période d'eau. L'océan fut alors universel. Puis, dans les temps siluriens, aux époques géologiques, émergèrent les hautes montagnes, les îles qui se soudèrent et formèrent nos continents, nos terres actuelles, occupant modestement la sixième partie de la planète. Le solide ne forme qu'un pauvre petit sixième de notre globe. Les océans en constituent les cinq sixièmes. A lui seul le grand océan Austral couvre presque la moitié de sa surface.

» La mer, dont les profondeurs ne sont pas encore très bien connues, est mille fois plus riche, plus féconde, plus plantureuse que la terre. Elle a une telle vie végétale, a dit Darwin, que nos forêts paraissent désertes et vides si on les compare à celles de la mer. Elle a une vie animale à ce point surabondante et excessive, que sans les nombreuses espèces destructives qu'elle renferme et sans les pêches, elle eût été solidifiée et comblée en quelques années par ses générations de poissons, par la profusion de ses organismes, par ses myriades de polypes, d'infusoires, qui construisent des mondes dans son vaste sein. On a calculé que si un hareng pouvait se multiplier pendant vingt ans sans perte de frai ni de fretin, sa progéniture formerait une masse dix fois plus grande que toute la terre. »



Bébé va dîner en ville.

— N'oublie pas, lui dit sa mère qu'il est trop inconvenant de revenir au même plat: on ne doit en accepter que si la maîtresse de la maison insiste trois fois.

Au dîner, Bébé dévore la crème.

— En veux-tu encore? dit la dame.

— Oh! madame! fait Bébé d'une voix suppliante, dites-le trois fois.



Une femme a été arrêtée par un agent de police au moment où elle essayait de faire passer une fausse de 5 francs nouvellement fabriquée.

— Tiens! dit-elle à l'agent, on se plaint de manquer de monnaie et on punit ceux qui en fabriquent!

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Couleurs et pinceaux de Winsor et Newton, pour l'aquarelle; boîtes en tôle pour les dits: blanc (chinese white), de Newman's en tubes et en flacons. — Papiers tintés et blocs. Assortiment complet de fournitures de bureaux. Stéréoscopes, albums de vues suisses. Cartes célestes, avec horizon mobile. Jumelles de touristes et de théâtre d'excellente qualité

Au même magasin, à vendre, faute de place, un cabinet de lecture, de 1800 à 2000 volumes.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY